PROVINCE DE SAINT-PIERRE DE NEW-WESTMINSTER

MISSION SAINT-JOSEPH

Lettre du R. P. Thomas à Mgr le Supérieur général.

William's Lake, 12 septembre 1930.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Il y a bien longtemps que je ne me suis donné la peine d'écrire une lettre passable. Aujourd'hui cependant, secouant mon apathie, je veux m'y mettre. Je n'ai pas le temps de vous parler de la mission elle-même, de l'école industrielle et de la ferme. Je laisse de côté les douze villages et petites chapelles des Shushwaps, Chilcotens et Porteurs, éparpillés comme autant d'oasis, sur un diamètre de 300 milles, dans un désert de montagnes, de forêts, de rivières, de lacs, de bourbiers et de petites prairies naturelles.

Je vais vous mener à l'extrémité nord-ouest du district desservi par la mission de St-Joseph de William's Lake, en deçà du 53e degré de latitude, aux villages Porteurs de Klaskuz Lake et d'Elgacho.

Ils sont et resteront de vraies missions des bois et des montagnes. Klaskuz Lake dépend désormais du Vicariat apostolique du Yukon, mais continue à être desservi par la mission St-Joseph, comme auparavant.

* * *

Partant de la mission entre le 10 et le 12 mai, donnant en route les exercices aux Porteurs d'Alexandria et de Quesnel, je suis prêt à partir de Quesnel vers le 25 mai.

Il y a 120 milles à faire pour se rendre à Klaskuz Lake. Les Indiens viennent à ma rencontre, amenant cheval de selle pour moi et cheval de charge pour ma chapelle, ma tente et la boîte à provisions achetées par les gens eux-mêmes. Depuis cinq ou six ans, ils m'offrent parfois une voiture pour aller jusqu'à Nazko (70 milles).

Nous campons tous les soirs là où il y a de l'herbe pour les chevaux et de l'eau à boire. Au bout de 70 milles, les Indiens de Nazko ou de Trout Lake, selon la route suivie, se joignent au prêtre et s'en vont à Klaskuz Lake faire leur mission, tous à cheval, même des enfants de quatre ans, seuls sur leur petit poney, les plus petits en arrière et en avant de leur maman, quelquefois sur son dos. Il n'y a presque jamais d'accident. Si, bien rarement, il arrive que le cheval mette les pieds de devant dans un trou d'eau profond et qu'il y ait culbute ou pirouette, je n'ai jamais vu d'entorse. L'instinct maternel arrange tout à l'amiable et les petits en sont quittes pour la peur.

On marche tout le jour, avec une heure ou deux d'arrêt pour dîner. Le soir, on campe. Autant que possible, on choisit les bords d'un ruisseau ou d'un lac. Comme c'est beau, un campement pareil, lorsqu'il ne pleut pas ! Il y a les jolis paysages, les collines bleues ou vertes plus ou moins rapprochées ou les montagnes couvertes de neige, les « coast range » de 6 à 8.000 pieds au-dessus du niveau du Pacifique, les ruisseaux et rivières à l'eau claire, qui vous invitent à prendre un bain ; puis, autour de vous, la forêt antique, *stabula alta ferarum*, avec le chant plus ou moins intéressant des petits et des grands sapins qui nous barrent le chemin. Regardez autour de vous : les hommes surveillent le balancement des arbres, mais les femmes surtout ont l'air de dire :

> Aussi je crains le vent comme la voix de Dieu,
> Et j'ébauche parfois, troublé comme au saint lieu,
> Un grand signe de croix quand, à travers l'espace,
> Le vent passe... (BOTREL.)

Les gens ont vite fait de monter la tente du prêtre

et les leurs. Si la saison est avancée, ils vont ramasser des dents de lion pour la cuisine ; les enfants s'en vont à la recherche des bleuets sauvages. Parfois, les jeunes gens, avec leurs fusils, courent dans la direction où leurs chiens aboient : ce sera un ours qu'ils auront forcé à grimper sur un arbre... Tout à l'heure, ils reviendront au campement avec de la viande fraîche, dont le prêtre a toujours sa part. Il en est de même si quelqu'un a pris des truites ou autre chose. Un autre occupera son temps à dompter un cheval sauvage ou ferrera son cheval de selle. Les femmes se nettoient la tête l'une à l'autre... Quelles crinières ! Et elles ne perdent rien... Ceci pourtant devient de plus en plus rare.

Après le souper, il y a prière en commun avec chapelet et cantique approprié au temps liturgique.

Si le lendemain se trouve être un dimanche, un ou deux hommes improvisent un autel, sans clous, se servant de piquets de peuplier ou de sapin, abattant tout un arbre pour en tailler un morceau dont ils font un porte-missel, choisissant des rondins recouverts d'écorce, et le plus beau châle des dames, plantant de chaque côté des piquets en guise de chandeliers ou allumant, s'il y a trop de vent, deux petits feux de Saint-Jean, et voilà l'autel terminé.

Il est arrivé plusieurs années qu'un groupe de Chilcotens m'ait rejoint en route, allant vendre trente ou quarante chevaux pour aider à payer leur grande et jolie église d'Anaham, finie depuis cinq ou six ans.

* * *

Enfin, nous voici arrivés à Klaskuz Lake. C'est un camp de Porteurs, avec un petit mélange de sang Chilcoten, par conséquent batailleurs. Témoin ce cas.

Ce village, ainsi que ses environs, est assez élevé et les Indiens ne peuvent rien cultiver, si ce n'est des navets et du foin sauvage, mélangé d'herbe-poison. En 1900, comme ils n'avaient pas encore reçu de réserve du gouvernement, je les invitai à s'établir à 55 milles

plus au sud, sur la rivière Nazko. Quelques familles, sur le conseil du défunt Père CHIAPPINI, mon prédécesseur, l'avaient déjà fait. J'en écrivis au gouvernement, qui envoya l'agent des Indiens examiner le pays. Il vint avec moi à Nazko, trouva le terrain favorable, fit son rapport en conséquence et ne continua pas plus loin : le cher homme, un peu vieux, était fatigué des bourbiers... et des secousses du voyage. Je ne sais qui se plaignit, mais le printemps suivant, il m'écrivit afin de savoir le jour de mon départ pour Klaskuz Lake, ajoutant qu'il avait ordre de me suivre pas à pas et d'aller avec moi au moins jusqu'à Klaskuz, ce qui fut fait.

Arrivés là, nous en vînmes au vote. Le vieux « chantéman » (1) Bernard avait décidé les gens à ne pas abandonner leur cimetière. Alors l'agent demanda à voir un spécimen des pommes de terre récoltées à Nazko et de celles cultivées à Klaskuz. Michel, chef actuel de Nazko, en apporta un demi-sac : elles étaient bien belles. Le « chantéman » en apporta aussi, environ un tiers de sac, et elles étaient jolies. Mais alors Michel se lève et, lançant à Bernard un regard d'épervier, il dit : « Ça, ça, ce sont mes patates à moi ; je les lui ai vendues il y a deux mois. » Emotion ! Les gens étaient à peine sortis de la hutte des réunions que nous entendîmes un beau tintamarre. C'était Michel aux prises avec le « chantéman » ; les autres intervenaient déjà, mais sans succès. Alors j'entonnai un cantique que je leur avais appris lors de ma dernière visite, composé autrefois en Porteur par le R. P. MORICE, le « Je suis chrétien ». La foule se mit à le chanter et les deux combattants aussi. Les arpenteurs vinrent ensuite mesurer la réserve de Klaskuz Lake, « arpenter des cailloux », comme ils me le dirent ensuite. J'écrivis de nouveau au gouvernement en faveur de mes Indiens. Il était temps : quelques mois plus tard, des colons blancs auraient pu faire valoir des droits de préemption sur ces belles prairies. Nos Indiens ont là une réserve de 3 à 4.000 hectares.

(1) Coryphée, directeur du chant et des prières.

* * *

En hiver, depuis bien des années déjà, c'est là que je me rends, partant de Quesnel en route vers le pays Chilcoten, voyageant en traîneau dans la neige et quelquefois à cheval, campant une fois ou deux, ce qui me donne l'occasion d'aider spirituellement plusieurs familles de blancs catholiques à Chazacut Lake. En hiver, les gens de Klaskuz Lake viennent tous à Nazko, hommes, femmes et enfants : c'est un voyage de 55 milles, avec campement dans la neige, charriage du foin pour les chevaux et obligation de frayer d'avance un chemin passable pour les traîneaux.

Chose curieuse : l'année de l'influenza, ils vinrent, presque malgré mes conseils, et... ils ne contractèrent pas la maladie.

Bref, je crois que, plus tard, dans vingt ou trente ans, tous ceux de Klaskuz seront établis à Nazko, car leurs rares animaux meurent les uns après les autres, à cause de ce lis sauvage dont leurs vallées sont remplies et qui est un poison très violent. Comme il n'y a plus guère de fourrures à prendre, ils trouveront leur subsistance dans les lacs poissonneux et les jolies pommes de terre de Nazko.

* * *

Mais revenons à nos batailleurs. Un jour, au catéchisme, je prenais les noms de deux prétendants au mariage, Edward et Louisa, fille du « chantéman ». Au début, pas d'empêchement. Quand ce fut fini, un grand gaillard nommé Jerry sauta sur le père de la fille en s'écriant : « Pourquoi ne m'as-tu pas donné ta fille à moi ? » D'où bataille. Je fis un signe à deux policiers, qui empoignèrent mon Jerry. Tommy, son frère, attaqua les policiers. Un mot aux autres hommes et, en deux minutes, ils vinrent à bout de Jerry et de Tommy, les ficelèrent et les jetèrent dans un coin. Après deux ou trois heures, les prisonniers promirent de se tenir dorénavant tranquilles et d'aider l'église. On les relâcha.

Jerry est présentement policier. En 1921, ce fut lui qui alla chercher Mgr BUNOZ jusqu'à Fort George, à 125 milles. Les chevaux étant embourbés dans une mare très vaste, il sauta dans l'eau et la boue et eut l'honneur de porter Sa Grandeur pendant plus de 25 mètres.

J'avais remarqué que les jeunes gens et les jeunes filles, surtout les jeunes mariés, se tenaient mal en public. Il fut facile d'y mettre le holà.

Un bon nombre d'entre eux s'en allaient passer l'été à 120 milles plus bas, à Quesnel, à la recherche des fruits sauvages ou à la pêche au saumon, alors abondant dans le Fraser. Une femme y trouva la mort : elle fut écartelée. Je me trouvais à Quesnel à ce moment. Le père de la victime vint me chercher pour donner les derniers sacrements à sa fille mourante. Le corps fut disséqué et l'enterrement n'eut lieu qu'après. Je prêchai sur le pardon des injures, car je savais combien le « dent pour dent » est enraciné chez nos Indiens.

Le cas fut envoyé aux assises d'automne, à Clinton, à 100 milles au sud de la mission St-Joseph. J'y fus appelé ainsi que le docteur, comme « dying declaration witness », afin de donner plus de force aux déclarations de la mourante à d'autres témoins. Je n'eus qu'à me louer des amabilités de l'avocat de la défense comme de l'attorney general de Victoria. Ils se sont bien gardés de me demander quoi que ce soit sur la confession de la victime. Les accusés furent condamnés à être pendus.

Ils en appelèrent et la cause d'appel vint au printemps. Mais l'époque des assises changeait tous mes plans pour la date de mon voyage des bois, annoncé six mois d'avance. J'en écrivis à notre député au Parlement de Victoria, le Dr Callanan, un catholique, député pour le district civil du Cariboo. Il alla voir l'attorney general, M. Bowser, qui, « afin de donner au R. P. THOMAS la chance de visiter ses missions en temps ordinaire », devança les assises de trois semaines. L'avocat de la défense s'en plaignit, mais le juge exposa le motif et l'on se tut. Le cas fut traîné d'assises en assises jusqu'à ce que les accusés fussent relâchés, mais l'avocat leur

conseilla de ne plus retourner au Cariboo. Ceci soit dit pour vous montrer le respect qu'on a dans ce pays pour le prêtre catholique, même de la part des protestants.

Ce drame eut pour effet d'effrayer les gens de Klaskuz, qui préférèrent depuis rester chez eux.

Quelques-uns cependant ont appris à faire de la piquette (eau-de-vie). Ces Indiens ont fait bien des progrès et Mgr BUNOZ n'en revenait pas, me parlant sans cesse de leur mine, de leur santé et de leur bonne tenue.

* * *

Pendant une quinzaine d'années, je dus me battre contre la sorcellerie. Il y avait un certain vieux Peter qui se faisait payer ses louches services par toutes sortes d'effets. Deux ans avant sa mort, je lui fis remettre tout cela en public. Il y avait des couvertures, des pièges à trappe, de la mangeaille, du tabac, etc... Tout fut vendu au profit de l'église, et séance tenante. La grâce de Dieu l'acheva, il se repentit sérieusement et ne recommença plus.

Après, ce fut le tour de la vieille Tchékat (rat d'eau), encore païenne. Elle voulait absolument être baptisée, afin, disait-elle, « de ne pas mourir comme une chienne et de ne pas aller en enfer ». — « Pas de baptême sans conversion », fut ma réponse. Elle effrayait les gens par ses menaces de mort par intuition, par sa haute taille, par un vieil os biberon constamment dans sa bouche et par ses longs doigts, qui avaient bien un pouce de plus que ceux des autres humains. Elle avait de plus un appétit insatiable. Elle promit pourtant, persévéra pendant un an et alors... L'une de ses filles l'habilla d'une longue robe blanche et j'eus le bonheur de la baptiser sous le nom d'Anna. Elle tint bon jusqu'à la fin et mourut, me dit-on ensuite, en disant son chapelet.

Je croyais que c'était fini, mais une jeune femme, une demi-visionnaire, voulut reprendre le métier. A chacune de mes visites, comme elle était récidiviste de son cas, elle dut se tenir debout à l'église, matin et soir,

pendant les prières, et restituer tous ses salaires. Elle persévéra ensuite dans le bon chemin durant deux ou trois ans. Mais un sauvage d'Elgacho récemment baptisé, Kwaroosh, ne trouvant plus de sorcier à Elgacho ni à Klaskuz pour soigner sa fille mourante, s'en vint chercher la jeune sorcière jusqu'à Nazko, à 115 milles de distance. Elle se fit prier pendant trois jours... Enfin elle se décida... à aller à cheval, pour voir « sa parente malade », prétexte pour endormir ses remords.

Elle avait chevauché à peine 35 milles qu'elle vit sur le bord du sentier, élargi à cet endroit, « le doigt de Dieu » : le traîneau venu à sa rencontre gisait brisé, l'un des chevaux tué (un superbe cheval acheté 100 dollars), les harnais en pièces, et personne aux environs. Accident sans doute, avertissement de la Providence aussi... Effrayée, elle rebroussa chemin et je ne crois pas qu'elle ait recommencé depuis.

Mais voilà une conclusion inattendue : c'est le prêtre qui, par ses prières, tue tous les sorciers ; le prêtre est le plus fort de tous les sorciers ; il fait ici comme au pays Chilcoten ; il a pouvoir sur ceux qui résistent à sa parole, bien qu'il soit à des centaines de milles... Un vieux, il y a une quinzaine d'années, me menaça de me mener en cour si je recommençais ! Je lui répondis que la loi du Grand Chef d'En-Haut est immuable, mais qu'il pouvait essayer. Il se garda bien d'en parler à Mgr Bunoz, lors de sa visite ; mais je lui racontai le propos, et Monseigneur, dans son sermon, leur recommanda de faire tout ce que leur disait le prêtre et leur promit que, s'ils lui obéissaient, ils ne mourraient pas aussi vite. Me voilà donc maintenant « bombardé » à peu près tout-puissant !

* * *

Ils commencent tout de même à se rendre compte de leur naïveté superstitieuse. Ils ont bâti une église neuve, l'ont arrangée et embellie, et y ont ajouté une maison pour le prêtre. Tous, même les enfants, ont fait leur première communion. Mgr Bunoz vint bénir cette église

en juin 1921, ainsi que le cimetière. Il confirma aussi une centaine de sauvages. Ces pauvres gens n'avaient pas eu de confirmation depuis votre visite à Quesnel...

Ce fut une réception grandiose, avec coups de fusil de bienvenue, baisement des mains, discours, bouquets de fleurs sauvages, apportés chaque jour dans notre maison par les enfants, suivant leur habitude. Et il y eut une bonne mission de huit jours, pendant laquelle Sa Grandeur voulut prêcher à son tour, faire le catéchisme comme vous faisiez à Sugar Cane...

Pendant ces missions et retraites, on fait aussi les baptêmes et les mariages. Ce n'est pas une petite affaire de prendre les noms. Vous voyez quand il y a dix ou quinze baptêmes d'enfants !

* * *

De Klaskuz Lake, je vais à Elgacho, au pied des montagnes de la côte, à 105 milles de Bellacoola, en suivant le même sentier qu'Alexandre McKenzie en 1793, lorsque, parti de Quesnel sur Bellacoola, il découvrit le Pacifique par la voie de terre.

Autrefois, le défunt Père Marchal et le R. P. Morice avaient fait une courte visite à Elgacho, baptisant les enfants, apprenant aux adultes quelques courtes prières et leur conseillant de bâtir une petite église. Quelques-uns étaient bien venus voir le prêtre tous les quatre ou cinq ans, mais ils se trouvaient à une distance trop grande de la mission Saint-Joseph et les Pères avaient trop à faire. De la Mission de Stuart's Lake, ils étaient plus éloignés encore. Aujourd'hui, ils appartiennent encore au diocèse de Vancouver, et Stuart's Lake est passé au Yukon.

En 1899, ces Indiens m'envoyèrent demander d'aller baptiser chez eux une jeune femme de 25 ans, poitrinaire. Dois-je le dire ? Je me fis prier. Enfin, je cédai. Laissant les gens de Klaskuz Lake, de Trout Lake et de Nazko réunis à la garde des chefs et des catéchistes pendant quatre ou cinq jours, je dus suivre Kwaroosh

et sa femme sous une pluie battante, à travers les bourbiers, marais, collines et bois. sans aucun sentier battu, prenant à peine le temps de faire chauffer une tasse de thé. A court de provisions, la femme descendit de cheval, plongea la main dans l'eau d'un ruisseau et, la promenant lentement sous les bords, en prit et retira quelques truites.

Arrivé au but, je me dirigeai aussitôt chez la malade, l'instruisis sommairement et la baptisai sous le nom d'Anne-Marie. Je baptisai aussi ses enfants. Elle mourut un peu plus tard, et les gens l'emmenèrent à Klaskuz Lake, pour l'enterrer en terre bénite. On voit encore sa grande croix, qui a bien 15 pieds de haut. Il leur avait fallu du courage pour l'apporter par de pareils chemins !

Après que j'eus baptisé la pauvre femme et ses enfants, je sortis : tous, hommes et femmes se mirent à genoux par terre et voulurent absolument faire leur confession publique, ne cachant rien, même les païens. Le tout fut fait en une demi-journée et je repartis pour Klaskuz sans promettre de revenir.

* * *

Mais l'année suivante, deux beaux hommes d'Elgacho, Skwénaz et Tcéless, qui étaient frères, vinrent me chercher, achetèrent quatre ou cinq chevaux en traitant des peaux de castors et réussirent à m'emmener.

Je me rappelle un incident. En contemplation devant le joli paysage, je ne tenais plus la bride de mon cheval. L'étrier s'accrocha à une branche d'arbre comme il y en a des milliers jonchant le sentier, le cheval fit un saut prodigieux et le Père Thomas aussi. Je sautai par dessus la tête de ma monture et allai tomber à quatre pattes vingt pieds plus loin... sur un beau tapis de mousse. C'était le seul endroit convenable aux alentours. Le Frère Lajoie ne dit-il pas que je dois avoir une douzaine d'anges gardiens ? Mes deux compagnons conclurent que je devais être un sorcier.

Je passai deux jours à Elgacho, me préoccupant surtout d'organiser : je fis un « chantéman » pour les prières, des policiers, un capitaine et un chef. Skwénaz fut élu. Lui et son frère Tcéless (policier) voulaient être baptisés et mariés avec leurs femmes, baptisées 20 ou 25 ans auparavant. Je leur répondis qu'il m'était impossible de les instruire en si peu de temps, mais que, s'ils voulaient m'accompagner avec leurs compagnes jusqu'à Klaskuz Lake, je chargerais quelque bonne âme de les instruire et de leur apprendre des prières pendant que je finirais la mission. Ce fut vite décidé : nous partîmes ensemble. En route, je me convainquis de leur bonne volonté. D'ailleurs, n'en fallait-il point pour affronter ce voyage de 220 milles par des chemins abominables afin de devenir chrétiens ? A la fin de la mission, comme je les trouvai bien disposés, je les baptisai et ils s'en retournèrent contents. Ils avaient bien mérité le baptême et le mariage.

* * *

J'appris par ailleurs que ces habitants d'Elgacho étaient des Porteurs Dénés et que, pendant ces 25 dernières années, ils avaient été en butte aux avances des protestants et des païens de la côte de Bellacoola, mais qu'à chaque tentative ils avaient répondu en se disant catholiques. Ils se plaignaient que les catholiques de Klaskuz Lake, lorsqu'ils les voyaient, se signaient comme s'ils voyaient le diable ; quelques-uns même leur jetaient de l'eau bénite. Ils voulaient être « du bon monde », des catholiques comme les autres, mais ils n'en avaient pas eu la chance. Désormais, promettaient-ils, ils arrangeraient le sentier, feraient des ponts, etc..., et tout ce que je voudrais, si seulement je consentais à les prendre dans mon district de missions. Vous comprenez bien qu'il n'en fallait pas tant pour me décider et je leur promis que, dans la suite, j'irais chez eux comme chez les autres. Pourtant, ils devaient finir leur église, venir chercher le prêtre à Klaskuz et le nourrir, ne fût-ce que de poisson sec.

En moi-même, je pensais aux Chilcotens païens qui vivent obstinés, loin de toute influence chrétienne, dans l'espace des 180 milles qui séparent Elgacho de Anaham, le plus gros village des Chilcotens baptisés, exposant les chrétiens leurs voisins à retomber de temps en temps dans leurs vieilles superstitions (qu'ils n'ont du reste jamais abandonnées complètement). Mon plan était d'englober toute la tribu Chilcoten (près de 500 Indiens) dans le bercail du Bon Pasteur. Cette diversion m'obligeait à changer ma route : au lieu d'aller vers le Sud par Nazko, je devrais continuer par l'Ouest, par Anaham Lake, Tatla Lake, c'est-à-dire par le pays des païens éparpillés, ce qui fait près de 200 milles pour ainsi dire dans le désert.

Pour être juste, je dois pourtant ajouter que les Chilcotens nouvellement baptisés ont formé un village tout nouveau et plein d'avenir, Red Stone, d'environ 100 âmes, bâti dans le désert avec église et petite maison pour le prêtre. Là aussi, j'ai pu leur prêter sérieusement main-forte pour leur obtenir des terres du gouvernement. Vous souvenez-vous que vous m'aviez donné 25 ans pour cela ?

* * *

Revenons à Elgacho. Les gens d'Elgacho tinrent leur promesse : je tins aussi la mienne. Quand j'eus fini, l'année suivante, la mission de huit jours à Klaskuz Lake, un bon nombre de ces Indiens, presque tous, m'accompagnèrent à Elgacho. Le voyage dura trois jours, car nous dûmes abattre des arbres pour combler de profondes fondrières, faire un radeau de trois troncs d'arbre attachés avec les cordes des chevaux de charge pour pouvoir traverser la rivière Elgako, la Blackwater.

Comme je marchais sur le bord de cette rivière, en avant de la caravane qui me suivait à la queue leu-leu, quelques jeunes gens, éperonnant leurs chevaux à travers le bois et sautant par-dessus les souches, vinrent me prier de ne pas passer à gué, parce qu'à cet endroit la rivière avait bien 15 pieds de profondeur. Cependant, ils vou-

laient s'en assurer. Aucun n'osait se lancer le premier, quand une jeune fille, Rosalie, sans rien dire, éperonna son cheval et le lança dans l'eau, lui laissant sa liberté d'action. N'étant pas gêné par la bride, il nagea, s'enfonça un instant dans les ondes et porta son amazone sur l'autre bord, à environ 60 pieds de nous.

Camille, un jeune homme d'Elgacho, ne pouvant supporter cette humiliation de voir une femme l'emporter sur les hommes, voulut l'imiter. A 6 ou 10 pieds du bord, son cheval, perdant pied et tiré nerveusement par la bride, se cabra et jeta son cavalier dans l'eau. Il savait nager : il revint seul, et son cheval aborda sans autre difficulté sur la rive opposée. Pendant ce temps, Rosalie nargue les hommes, puis prend des allumettes dans son gousset et se met à sécher trois de ses robes pour commencer.

Quant à nous, nous passâmes sur le radeau improvisé, après avoir lancé à l'eau nos 60 chevaux, qui, hennissant, soufflant, surtout les petits poulains de trois à quatre semaines, s'en furent vite sur l'autre bord, prendre leur souper dans la prairie sauvage.

* * *

Le lendemain étant un dimanche, les hommes eurent vite fait de construire un autel et nous eûmes la sainte messe, le catéchisme, le chapelet et le Chemin de croix sur ma croix d'Oblat. Et nous partîmes dans l'après-midi.

Sur tout le parcours de Klaskuz à Elgacho, on voit, suspendus aux arbres, toutes sortes d'objets : casseroles, raquettes, pantalons, jupes, poisson sec, viande boucanée. Personne n'y touche, si ce n'est le propriétaire. Un jour, un blanc, marchand de fourrures, perdit sa bourse avec 500 dollars en espèces sonnantes, sur ce même sentier : un mois plus tard, à son retour, il vit, à sa grande surprise, sa bourse suspendue à une branche d'arbre ; les 500 dollars y étaient... Pourrait-on voir cela sur nos chemins civilisés, même dans notre Cariboo, où aujourd'hui les autos abondent ?

Inutile de vous dire qu'à Elgacho je fus reçu comme un bienfaiteur : fusillades, pleurs d'émotion et de joie, etc. Les gens de Klaskuz, connaissant toutes les prières et les beaux cantiques en Porteur et le catéchisme et les manœuvres des cérémonies de l'église, nous furent d'un grand secours pour lancer vers la perfection ces braves gens.

* * *

Je vous ai dit qu'ils étaient de la tribu des Porteurs, famille Déné. Il y a chez eux un mélange du sang des sauvages de Bellacoola et un peu de Chilcoten. Voici comment.

Autrefois, les gens d'Elgacho et les Chilcotens étaient toujours en guerre. Or, il y a bien près de 80 ans, un vieux chef d'Elgacho résolut d'en finir. Au risque de se faire tuer, il s'en alla seul au camp des Chilcotens, portant une charge de peaux de castors. On le saisit. « Si vous voulez me tuer, dit-il, tuez-moi ; si vous voulez faire la paix, prenez ces fourrures. » Ils acceptèrent. Quant à lui, il retourna à Elgacho, prit avec lui une vingtaine d'hommes, chargés de cadeaux et il revint les offrir aux Chilcotens, leur conseillant des « inter-mariages » pour consolider la réconciliation. On l'écouta et il n'y eut plus de batailles. Aujourd'hui encore, ils se font des visites amicales. Avis aux conférences internationales pour la paix !

* * *

Pendant plusieurs années, quelques-uns de ces Indiens d'Elgacho (ils sont environ 90) furent assez difficiles à mener. Le R. P. Bellot, qui, en 1902, me donna le plaisir de sa joyeuse compagnie et de son travail, le remarqua lui-même. Cette année-là fut l'année héroïque : foules appelées par les gens d'Elgacho, jusque d'Hazelton (Yukon) ; fondation de Red Stone ; manque de provisions en voyage pendant presque une semaine. Pourtant tout alla bien quand même.

Ces Indiens d'Elgacho avaient dans la tête tous les mensonges des protestants de Bellacoola contre la religion catholique et ses ministres, et il fallut les amener au bon sens, en brisant leurs vieilles idées païennes. Il y a à peine une dizaine d'années, l'un d'eux, Kwaroosh, un grand gaillard qui avait cependant fait un an ou deux de probation avant d'être baptisé, voulait me forcer à le confesser. Mais il ne voulait pas laisser une de ses filles, mariée à un Indien de Klaskuz Lake, retourner chez son mari, parce qu'il prétendait obliger celui-ci à venir habiter avec lui et à lui remettre toutes ses fourrures sans compensation, à mesure qu'il en prenait. Coopération à la désobéissance conjugale, donc pas de confession. *Inde iræ.* Fou de désespoir, il me poursuivit à travers le village, ricanant et gesticulant, voulant me forcer à le confesser à l'église. Il alla même jusqu'à me tirer par la manche de ma soutane. Personne n'intervenait. C'était un peu fort. Je dois faire ici mon *mea culpa :* je perdis patience et, en un instant, je me détournai et le jetai par terre. Alors Jacq de Oatsa Lake (Tchesslats) et quelques autres intervinrent, l'emmenèrent chez lui et le calmèrent. Je rentrai chez moi et aussitôt Baptist Tcéless m'apporta des pommes transportées de Bellacoola, et des femmes vinrent également avec du sucre, des confitures, des queues de castors (mets royal). Et le lendemain, Kwaroosh vint à son tour, se mit à genoux en public devant moi, me demanda pardon de son audace et consentit à laisser sa fille Louisa retourner chez son mari, là où il plairait à ce dernier d'habiter. Il m'offrit en outre des provisions pour huit jours, ne voulant pas que cette fois personne autre que lui contribuât aux frais de mon retour jusqu'à Chilcoten. Pour un avare qui a 5 ou 6.000 dollars en banque à Bellacoola (chose rare chez les Indiens), c'était tout simplement héroïque.

Depuis, il marche bien. Nous en avons même fait un officier de police pour le village, et les jeunes gens ont tellement peur de lui, que lorsque certains veulent faire de la piquette avec des fruits secs et s'enivrer, ils vont

se cacher bien loin dans les bois. Nous sommes devenus d'excellents amis.

Il y a une vingtaine d'années, une de ses filles, nommée Jouzi, ne pouvait se marier, parce que les jeunes gens avaient peur de leur futur beau-père. Jouzi n'avait pas été sage et, au moment critique, craignant d'être assommée par son père, elle s'était enfuie dans la forêt avec l'idée du *mori me denique coges*... de l'héroîne du bonhomme Virgile. Mal lui en prit : elle devint mère dans la neige, sans abri aucun. Suivant sa piste, sa mère et ses jeunes sœurs la transportèrent à moitié morte à la maison paternelle, après l'avoir mise sur un vieux traîneau. Elle vit qu'elle allait mourir et demanda le chef, qu'on fut obligé d'aller chercher à 15 milles de là : elle se confessa et Tommy Skwénaz lui imposa une pénitence. Elle mourut pendant que les chrétiens récitaient les prières de la confession et le chapelet et chantaient des cantiques. Avant de mourir, elle donna la main au prêtre en serrant deux fois celle de sa mère, me demandant de prier pour elle. Je me trouvais alors à 300 milles, chez les Shushwaps de Kanim Lake. Cinq mois plus tard, la pauvre mère me fit la commission ; je dis une messe pour Jouzi et bénis sa tombe.

Bref, ces Indiens-là ont tous été baptisés et mariés ; ils ont tous fait leur première Communion, bâti leur église, acheté des ornements et des statues de la sainte Vierge et de saint Joseph. L'église a été construite avec des planches sciées par eux-mêmes à la manière des scieurs de long. Leur lampe du sanctuaire, d'abord expédiée de Montréal à Bellacoola (145 milles d'Elgacho), a été transportée sur le dos de la bonne vieille Joséphine Iétlii, une néophyte fervente, par-dessus les montagnes. Elle tomba souvent sous le poids, car la lampe était fort lourde : chaque fois, elle faisait le signe de la croix et reprenait courage. Pour rien au monde, elle ne l'aurait fait transporter à dos de cheval, de peur de l'abîmer. C'est la mère du capitaine Harry, toujours prête à aider le prêtre, l'église et les gens.

Baptist Tcéless avait battu sa femme et ne voulait

pas s'humilier. J'étais déjà en route vers le retour et chevauchais vigoureusement. Il me suivit à pied à travers des bourbiers de deux pieds de profondeur, pendant plus de 5 milles, afin de me rejoindre et de me serrer la main, m'assurant qu'il s'était réconcilié avec sa femme et qu'il serait sage, car il ne voulait pas que je m'en allasse « avec la mort dans l'âme à son sujet ».

* * *

Vous me demanderez : y a-t-il des blancs par là ? Depuis deux ans, il y a un petit magasin tenu par un blanc, en vue surtout de l'achat des pelleteries ; il y a aussi quelques voyageurs, principalement marchands de pelleteries. Il y a une quinzaine d'années, nous arriva, à Elgacho, un Anglais de plus de six pieds de haut. Le gouvernement avait entendu dire qu'une épidémie régnait à Klaskuz Lake et à Elgacho, ce qui d'ailleurs n'était pas vrai, et il l'avait envoyé avec trois ou quatre charges de médecines et de provisions. Il était accompagné de trois guides Chilcotens. A peine arrivé à Elgacho, il courut littéralement à ma cabine pour me demander protection, car il se figurait que les Indiens allaient le tuer et il m'affirmait qu'ils avaient déjà essayé de le faire durant le trajet de Bellacoola à Elgacho. Je lui dis de se tranquilliser, qu'il n'y avait rien à craindre et qu'en cas de besoin, ma cabine était à sa disposition. Il partit à son campement, à peu près calmé.

Voici ce qui s'était passé. Les blancs de Bellacoola lui avaient fait croire qu'il n'y avait qu'un moyen de se faire obéir des Indiens et de les faire travailler, la crainte du bâton. D'où, au premier campement, pour obliger ses engagés à lui chercher de l'eau, mon homme prit un bâton et fit manœuvrer sa hache. Pour se défendre, les Indiens s'étaient jetés sur lui et l'avaient désarmé, mais sans lui faire de mal. C'est ce qu'ils me dirent quand ils vinrent me voir à leur tour, ajoutant qu'ils ne voulaient plus continuer le voyage avec un homme de cette sorte. Il dut donc trouver d'autres guides et les siens me suivirent ensuite à Chilcoten. Le pauvre

homme avait des cicatrices profondes au-dessus des oreilles ; j'en connus la cause plus tard : récemment arrivé des vieux pays et nommé instituteur à Bellacoola, dans la colonie norvégienne, il avait hâte de tuer un ours ; les autres blancs lui firent croire que, pour tuer un ours, on n'avait qu'à le gifler, et la bête, domptée, se couchait aux pieds du chasseur. Il partit donc avec un bon fusil. A 15 milles environ de Bellacoola, il rencontra un gros ours gris, de ceux qui sont les plus méchants. Comme l'ours venait vers lui, il ne tira point, mais continua sa marche vers l'animal. Au moment de la rencontre, un peu ému, il se leva sur la pointe des pieds, car l'ours était debout et au moins aussi grand que lui, et il lui donna un gros coup de poing. Enragé, maître Martin empoigna notre homme, le coucha sur le sol et lui mit la tête dans sa gueule. Il allait l'enfoncer davantage et lui couper le cou, quand un bon Samaritain, un Marseillais nommé Marvin, arriva providentiellement sur les lieux. D'un coup d'œil, il estima le danger que courait le naïf et, excellent tireur, il fit feu sur la bête. La balle entra dans l'oreille de l'ours et l'étendit raide. Il était temps. Avec l'aide d'un autre blanc accouru au bruit de la détonation, Marvin, se servant du bout de son fusil, réussit à desserrer les mâchoires de l'animal, que la mort avait rapprochées, et à délivrer le pauvre chasseur. Comme les deux hommes voulaient lui laver ses blessures, car il avait la tête et les jambes ensanglantées, il refusa : ne voulait-il pas retourner à Bellacoola pour se faire photographier en cet état ? 15 milles à pied ! Il partit donc ; mais bientôt, comme il perdait tout son sang, on dut s'arrêter pour lui recoudre le scalp tant bien que mal et lui trouver un cheval, le seul qu'il y avait dans les environs. Marvin lui-même le conduisait par la bride, mais le patient ne voulait pas qu'on le vît rentrer ainsi à Bellacoola, conduit par un autre. Il prit donc lui-même les guides... et l'animal sauta, jetant son cavalier par terre et lui enlevant du coup 4 à 5 centimètres de scalp. On réussit tout de même à le soigner et à le guérir, à la longue...

* * *

Nous voilà loin, Monseigneur, de nos moutons d'Elgacho. En 1921, Mgr BUNOZ y vint, passant à travers les bourbiers comme un pauvre missionnaire ; déchiré par les ronces, mangé par les moustiques. il disait que « c'était le bout du monde ». Un assez bon pont, fait par les gens d'Elgacho quelques années auparavant, nous permit de passer sans voir personne tomber à l'eau. Il y eut grande réception et assez nombreuses confirmations. Le cimetière fut bénit, etc..., et là nous nous quittâmes, lui allant au Nord vers Fraser Lake, et moi au Sud à Chilcoten, emportant sa bénédiction. Il m'écrivit ensuite que son voyage, à cheval, dura 5 jours, à travers les roches, et qu'il eut à passer quatre rivières en barges à radeaux. Ce voyage le fatigua passablement. L'ayant vu il y a quinze jours à New-Westminster où il nous a prêché la retraite, j'ai obtenu sa visite à Klaskuz Lake le printemps prochain. Je devrai faire dire à ceux d'Elgacho, si loin de Vancouver, de venir à Klaskuz Lake pour recevoir la confirmation.

Permettez-moi encore une histoire. Un blanc nommé Barlow revenait de Bellacoola avec ses chevaux chargés de provisions pour l'intérieur du pays Chilcoten. Il campa de bonne heure au sommet des hautes montagnes et se coucha sous un arbre. Tommy Skwénaz arriva aussi, mais plus tard, avec ses chevaux de charge. Il campa, soupa et fit sa prière seul, à haute voix, comme font tous nos chrétiens. Barlow s'endormit au son des prières et des chants de ce « sauvage ». Tommy se leva de bonne heure et, de même, fit sa prière. Barlow se réveilla alors et crut que la prière du chef avait duré toute la nuit. Longtemps, ce protestant a gardé ce trait dans sa mémoire et les mots du commencement et de la fin : *Pat cha, yét cha, nta nitcha. Bouzi-bé nto honi. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.*

* * *

Je dois maintenant préparer la grande réunion du 24 au 29 septembre prochain à Alkali Lake, l'un de nos plus grands villages Shushwaps, à l'occasion de la bénédiction de leur nouvelle église, qui est assez grande et belle. Elle a été bâtie par eux-mêmes, avec de solides planches sciées par leur moulin à scie, brûlé depuis par accident.

On y attend les Shushwaps de Sugar Cane, de Soda Creek, Dog Creek, Kanim Lake et Canse Creek, un grand nombre de Chilcotens et les Porteurs les plus rapprochés, ceux d'Alexandria et de Quesnel. Mgr le Coadjuteur de l'Archevêque de Vancouver y sera pour le dernier jour. Que n'êtes-vous dans nos parages, Monseigneur ! Bien souvent, nos Indiens me demandent : « Mais où donc est l'évêque Bishop Dontenwill ? »

Veuillez prier pour eux, Monseigneur.

A la Mission, tout va bien et tous, le R. P. Supérieur, R. P. Victor Rohr, les Frères et les Sœurs, qui, avec votre humble serviteur, vous demandent votre bénédiction.

Fr. M. Thomas, *prêtre, Oblat de Marie Immaculée.*

